

Marceline
Loridan-Ivens
On arrive
dans la nuit

r é c i t



INÉDIT
Flammarion

ina

On arrive dans la nuit

DE LA MÊME AUTRICE

- 17^e Parallèle : la guerre du peuple : deux mois sous la terre*, coécrit avec Joris Ivens, Paris, Les Éditeurs français réunis, 1968.
- Ma vie balagan*, coécrit avec Élisabeth D. Inandiak, Paris, Robert Laffont, 2008.
- Traces de l'enfer*, témoignages de six rescapés des camps (Henri Borlant, Ida Grinspan, Marceline Loridan-Ivens, Sarah Montard, Charles Palant, Victor Pérahia) et préface de Georges Bensoussan, Paris, Larousse, 2015.
- Et tu n'es pas revenu*, coécrit avec Judith Perrignon, Paris, Grasset, 2015.
- L'Amour après*, coécrit avec Judith Perrignon, Paris, Grasset, 2018.
- C'était génial de vivre*, récit écrit par David Teboul et Isabelle Wekstein-Steg à partir d'interviews réalisées en décembre 2017 et janvier 2018, Paris, Les Arènes, 2021.
- Je suis vivante, je suis vivante !*, entretiens de Marceline Loridan-Ivens avec François Busnel, publié à titre posthume, Paris, Grasset en coédition avec France Inter, 2021.

Marceline Loridan-Ivens

On arrive dans la nuit

récit

Flammarion/INA

Cet entretien, mené par Antoine Vitkine,
a eu lieu dans le cadre de la collection
« Mémoires de la Shoah », initiée par
La Fondation pour la Mémoire de la Shoah
et l'Institut national de l'audiovisuel, le 6 septembre 2005.

L'INA, les éditions Flammarion
et La Fondation pour la Mémoire de la Shoah
remercient chaleureusement Delphine
et Matthias Haby pour leur précieuse relecture.

© Flammarion/INA, 2024.
ISBN : 978-2-0804-3966-6

Avant-propos

« Vous n'avez pas de vodka et de hareng ? Et même pas du saucisson ? Et alors, à quoi vous pensez ? » Quand Marceline Loridan-Ivens m'interroge, je suis abasourdie. Dans le studio de l'INA, à Bry-sur-Marne, où j'accueille les rescapés de la Shoah pour enregistrer leur témoignage, on offre d'habitude un café, un jus d'orange avec des biscuits. Son éclat de rire me rassure, elle se moque de moi. C'est le premier souvenir qui me revient à l'esprit de cette séance d'enregistrement. Toute l'équipe tombe sous le charme de cette rescapée qui bouscule nos habitudes.

Ce mardi 6 septembre 2005, Marceline est la vingt-deuxième témoin à enregistrer dans le cadre d'une vaste campagne en vue de la constitution d'archives audiovisuelles, *Mémoires de la Shoah*. La mission que m'a confiée la Fondation de la mémoire de la Shoah (FMS) présidée par Simone Veil consiste

On arrive dans la nuit

à recueillir 115 témoignages de déportés, d'enfants cachés, de Justes et d'acteurs de la mémoire. Au total, plus de 300 heures d'entretiens, conservés à l'INA, entièrement retranscrits et accessibles en ligne.

Sans hésiter, Marceline Loridan-Ivens avait accepté mon invitation à venir enregistrer le récit de sa déportation. « Sœur de camp » de Simone Veil, j'avais fait sa connaissance en 2002 alors qu'elle s'apprêtait à tourner *La Petite Prairie aux bouleaux* (traduction littérale du mot allemand *Birkenau*) avec Anouk Aimée. À la FMS où je siégeais, j'avais soutenu sa demande de subvention pour son projet de film sur le retour d'une ancienne déportée à Auschwitz-Birkenau, son double.

« Venez me voir. Je suis 61, rue des Saints-Pères, le code est B52, comme les bombardiers américains au Vietnam, vous ne pouvez pas vous tromper ! » m'avait-elle lancé sur un ton malicieux. Ce genre de pique était sa marque de fabrique. Installée dans une jolie bergère, dans son appartement empli de livres, de disques et de DVD, celle qui se présentait comme étant née « tout de suite rousse, gauchère et juive ! » m'avait accueillie ainsi : « Vous savez pourquoi je porte une étoile de David ? Parce que je suis juive et je

Avant-propos

les emmerde ! » Spontanément, un lien s'était noué entre nous deux.

Pour la première fois, interrogée avec beaucoup de délicatesse par Antoine Vitkine, elle déroule le fil de sa vie. Pour l'occasion, elle a soigneusement choisi une robe noire et une écharpe chamarrée ; elle porte son collier d'ambre autour du cou et ses cheveux roux et frisés sont savamment coiffés. Elle annonce mesurer alors 1,46 mètre et chausser du 33. « Comme la jeune fille de quinze ans que j'étais au moment de mon arrestation », précise-t-elle d'emblée, sourire aux lèvres.

Marceline regarde droit dans les yeux Antoine Vitkine qui va l'interviewer pendant cinq heures. Elle va prendre son temps, multiplier les digressions, et mélanger les périodes. Ses réponses, affranchies de la contrainte du temps, sont bouleversantes parce qu'elles sont sans filtre. Un langage cru. On la sent tendue, en permanence aux aguets, nouée par la peur qu'on puisse ne pas la croire quand elle décrit la violence des SS ou la brutalité entre les déportés déshumanisés. Elle répète à intervalles réguliers, comme pour se rassurer : « Vous comprenez ? Vous le comprenez ça ? »

Un tournage mémorable. Ses mots sont cash. Alors qu'elle s'apprête à revenir sur les péripéties de son rapatriement, elle dit froidement, comme

On arrive dans la nuit

une évidence : « Je viens de passer un peu moins de deux ans en déportation. J'ai fait quatre camps. Pour moi, un camp ou l'autre... tant qu'on n'est pas devant la chambre à gaz, ça gaze... Et toute ma vie a été marquée par ça : tant qu'on n'est pas devant la chambre à gaz, ça gaze. Je l'ai pensé de différentes manières, à différentes époques. »

Assise droite comme un I, elle puise dans ses souvenirs, des plus heureux aux plus douloureux. Elle a déjà raconté quelques bribes. En 1961, dans *Chronique d'un été*, film de Jean Rouch et Edgar Morin, elle montre son tatouage, matricule 78750, et parle de son père sans lequel elle est revenue d'Auschwitz. En cela, ce témoignage, où elle dit les choses avec dureté, resté inédit, premier d'une longue série, est exceptionnel.

Jamais elle ne s'est prêtée à cet exercice. C'est une première. Certes, après la sortie de son film, il lui était arrivé d'aller témoigner dans les classes. Très fière, Marceline m'avait offert le livret réalisé par les élèves de l'école de la rue Madame, à côté de chez elle, en souvenir de Charlotte, Denise et Isabelle, trois petites filles de cette école primaire emportées dans des wagons plombés et assassinées à Auschwitz. Dans sa préface, Marceline les féli-

Avant-propos

citait de leur avoir rendu leur histoire, leur identité, leur nom, et leur confiait : « Les avoir nommées leur redonne vie. »

Dans le studio de Bry-sur-Marne où Marceline a pris place, le silence s'installe. Première question :

« Vous êtes née Marceline Rozenberg, en 1928, à Épinal. »

Au commencement, elle ne s'appelait pas Ivens, ni Loridan, le nom de son premier mari, mais Gruszkiewicz, puis Rozenberg¹ au moment du mariage de ses parents le 17 mars 1932. Fille de Juifs polonais, ses parents tiennent à lui donner un prénom français. Mais le second, Meriem, est yiddish.

Troisième enfant d'une fratrie de cinq, elle est la première à avoir vu le jour en France. En 1919, son père, Shloïme², quitte la Pologne. Avec sa femme, Frymeta, appelée Frymet, ils s'installent d'abord à Belfort puis à Épinal. Elle travaillera comme bobineuse dans la manufacture DMC. Lui y sera manœuvre. « Nous avons été élevés à la dure,

1. Sur beaucoup de documents on trouve le nom orthographié avec un s, Rosenberg, ou encore Rosemberg.

2. Szlama (en polonais), Schloïme (en yiddish) ou Salomon (en français) est né Szlama Foïm Rozenberg le 7 mars 1901 à Nowa Słupia (Pologne).

On arrive dans la nuit

sans chauffage, il faisait froid dans les Vosges l'hiver. Ça m'a servi. »

Un à un, elle égrène ses souvenirs d'enfance, le cinéma d'Épinal, les films de Shirley Temple, de Charlot, les sorties à la campagne, les bretzels dégustés le dimanche dans un café, le Palais de la bière. Ses parents ouvrent un magasin. Puis la famille déménage à Nancy où son père possède « une fabrique de tricots qui marchait bien ». Élève au lycée Jeanne-d'Arc, elle ressent la montée de l'antisémitisme au moment de l'affaire Stavisky. En 1937, retour à Épinal.

En 1940, l'exode. Henri, son frère aîné, étudiant en médecine, démobilisé, gagne les Forces françaises libres via l'Espagne. Le reste de la famille se réfugie à Limoges puis à Lyon où Marceline est placée jusqu'en mars 1941 dans un foyer, avec son frère Michel et sa sœur Jacqueline. De là, la famille Rozenberg s'installera dans le château de Gourdon à Bollène dans le Vaucluse, que Salomon vient d'acquérir.

Rebelle, Marceline change d'établissement scolaire ; d'abord inscrite à l'école d'Orange d'où elle est renvoyée pour avoir soutenu dans son journal des opinions gaullistes, elle poursuit sa scolarité dans un pensionnat à Montélimar. Puis en 1943, elle est cachée à la campagne, avant de revenir

Avant-propos

au château de Gourdon, tandis que Jacqueline et Michel sont cachés dans un village du Vaucluse.

Sa sœur Henriette, engagée dans la Résistance, les prévient que les nazis vont procéder à des arrestations : « On a pensé qu'il était tard, qu'ils n'allaient pas venir. Il fallait partir au fond d'un bois, dans une maison abandonnée, assez loin, pleine de punaises... » Le 29 février 1944, la Gestapo, accompagnée de miliciens de Bollène, a débarqué. De la prison Saint-Anne à Avignon aux Baumettes à Marseille, elle est internée à Drancy, dernière étape avant l'enfer d'Auschwitz. Elle dit à son père : « Mais écoute, t'inquiète pas, on va travailler dur mais on se verra le dimanche. » Et il lui répond : « Toi, tu reviendras peut-être parce que t'es jeune, mais moi je ne reviendrai pas. » Il porte déjà en lui la mort qui l'attend.

Ils arrivent dans la nuit. Ils sont séparés à la descente du convoi. Les chiens qui aboient, des gens qui hurlent en allemand : « Les gens fatigués, prenez les camions, les enfants, les vieillards, les femmes enceintes. » Ils l'ignorent, ils vont être gazés.

Marceline y échappe in extremis : « Je dis à ma petite copine, Françoise, qui est là : "Moi, je vais prendre le camion, je vous retrouverai plus tard parce que j'ai mal aux pieds." Elle me dit : "Non, non, reste avec moi, je veux pas que tu me quittes." »

On arrive dans la nuit

Sans le savoir, elle m'oblige à rester dans les rangs des femmes qui vont entrer dans le camp. »

Au bout de quelques mois, elle croise son père qui est dans un autre kommando de travail, elle se précipite vers lui, il a le temps de lui donner une tomate et un oignon. Un SS la frappe, elle s'évanouit. Elle n'a plus jamais revu son père, mais il avait réussi à lui passer un morceau de papier. Elle ne se souvient que des premiers mots : « Ma chère petite fille... »

Dans le bloc 9 du lager A, elle fait la connaissance de Simone Jacob, future Simone Veil, qui occupe avec sa mère et sa sœur la coya en face de la sienne. Leur amitié survivra aux camps.

Dix-huit mois d'enfer. Les violences, le travail, l'appel debout, le froid, les cadavres amoncelés sous la neige, le métal glacé des wagonnets qui arrache la peau des mains, la faim, les odeurs et la hantise constante des sélections. Elle exécute toutes sortes de travaux. Charrier des pierres, porter des rails, trier des vêtements, creuser des galeries et des fosses sous la garde des SS. « Ce qui me guidait le plus, c'était de tenir cinq minutes de plus que les autres. »

En novembre 1944, Marceline est transférée au camp de concentration de Bergen-Belsen ravagé par le typhus, où elle retrouve Simone Veil. Puis

Avant-propos

elle travaille à l'usine d'aviation du camp annexe de Raguhn en Saxe, d'où elle est évacuée en avril 1945 pour Terezin (Theresienstadt) où l'Armée rouge la libère en mai 1945.

Pour Marceline Loridan-Ivens, le retour, « c'est raté ». « La chose dont je me souviens à l'hôtel Lutetia, c'est les dizaines et les centaines de gens dehors, devant la porte qui forment un passage pour les déportés. Ils nous montrent des photos et nous disent : "Vous n'avez pas rencontré ma mère avec ses trois enfants ? Vous n'avez pas rencontré mon père ?" Nous, on n'a rencontré personne. Et moi, je suis... nous sommes toutes très dures. On a la même dureté que les déportés qui nous ont reçus quand on est arrivés à Birkenau. On dit : "Ah oui ? Déportée avec trois enfants ? Ils sont tous morts. Ils sont tous passés au gaz." La seule chose que je me souviens d'avoir dite, c'est : "Ils sont tous passés au gaz. Il n'y a plus personne. Personne ne reviendra. Des enfants, vous dites ? Des enfants ? Non. Pas d'enfants, aucun enfant ne reviendra." »

À son arrivée à Bollène, son oncle résistant, déporté lui aussi à Birkenau, lui conseille de ne rien dire, de ne rien confier de l'enfer qu'elle vient de vivre : « Ne raconte rien, ils ne comprennent rien. »

On arrive dans la nuit

Marceline lui obéit. Sa mère lui pose une seule question : « Ils ne t'ont pas violée, au moins ? »

Rapatriée en France, pour « reconquérir sa liberté » loin d'une mère avec qui elle ne parvient pas à s'entendre, loin aussi d'une famille détruite, elle épouse en 1952 Francis Loridan. Elle ne restera pas avec lui, mais gardera son nom.

Dans les années 1950, elle fréquente la Cinémathèque, tape des manuscrits pour Roland Barthes, fait la connaissance d'Edgar Morin qui l'entraîne dans le tournage d'un film avec Jean Rouch, *Chronique d'un été*.

C'est avec ce film qu'elle entre dans le monde du cinéma où elle se fera connaître notamment pour des documentaires sur le Vietnam ou la Chine de Mao avec son second mari, le cinéaste hollandais Joris Ivens.

La guerre a tout fait voler en éclats. Marceline a perdu quarante-cinq membres de sa famille (dont son père), assassinés par les nazis. Et un petit frère, qui n'a pas connu les camps, mais qui se suicide après cette guerre qui l'a rendu fou. Entre insouciance et désespoir, gravité et auto-dérision pour conjurer le traumatisme, elle essaie de reprendre goût à la vie.

Avant-propos

Tout au long de l'entretien où elle multiplie les allers-retours entre le passé et le présent, elle a des phrases terribles. Jamais elle n'enjolive un souvenir ou ne l'atténue de peur de choquer. Il y a cette rage de vivre en elle qui l'a sans doute sauvée dans les camps, mais qui l'habite toujours.

« Il aurait mieux valu que ce soit mon père qui rentre, et pas moi. Parce que mes frères et sœurs avaient plus besoin de lui que d'une autre sœur. D'ailleurs, dans ma famille on l'a payé très cher : un de mes frères et ma sœur¹ se sont suicidés... Ma famille a été totalement détruite. »

Elle aussi a été « déglinguée ». Elle rit d'elle-même. Oui, elle a été voyou. À son retour de déportation, elle met en pratique « la débrouille » qu'elle a apprise au camp. Un temps, elle trafique des bas Nylon et vole dans les boutiques. Elle va mal. Elle tente deux fois de se suicider.

Pourquoi ne pas avoir d'enfants, quand tant de déportés n'ont eu qu'une hâte, se marier, fonder un foyer ? « [Parce que] d'abord, j'en ai vu trop mourir [...] je pense que dans vingt ans, ça recommencera, et mettre des enfants au monde dans ce monde-là, c'est pas la peine. Je n'ai rien

1. Marceline avait deux sœurs : Henriette et Jacqueline. Henriette s'est suicidée en 1981.

On arrive dans la nuit

à leur donner. Deuxièmement, je veux pas avoir le corps de ma mère parce que si je suis déportée à nouveau, j'irai direct au gaz. Vous comprenez ça ? »

Rien n'y fait. Certes, sa vie a été remplie, reconnaît-elle. Mais elle est gelée de l'intérieur, elle est « une loque », elle est toujours dans le camp.

Son amitié fraternelle avec Simone Veil était passée à la légende. Elles étaient sœurs jumelles, et ce, malgré leur différence d'opinions en matière de politique. Leur passage en enfer dont témoignaient leurs numéros indélébiles rapprochés l'un de l'autre (78651 pour Simone et 78750 pour Marceline) les avait rendues sœurs de destin.

Quand, en 2006, Marceline m'avait donné son accord pour publier son livre de souvenirs qu'elle a écrit avec Élisabeth D. Inandiak, *Ma vie balagan*, je l'avais invitée à déjeuner avec Simone Veil, qui m'avait soutenue auprès d'elle. Nous avons rendez-vous au Récamier, à Saint-Germain-des-Prés.

Le choix du restaurant m'avait surprise. Situé dans une impasse, rue de Sèvres, ce lieu fréquenté par le Tout-Paris politique et intellectuel se trouve sur le trottoir en face du Lutetia, où elles étaient passées toutes deux à leur retour. N'y avait-il pas d'autre endroit pour se retrouver ?

Avant-propos

Marceline était venue à pied de chez elle. Simone Veil était arrivée dans une R25 grise conduite par son chauffeur du Conseil constitutionnel, Marceline, en retard, à pied. Elles riaient comme deux gamines. Depuis Auschwitz, chacune avait pris une direction diamétralement opposée dans ses choix de vie ou d'opinions, mais elles ne se fâchaient jamais, elles avaient besoin l'une de l'autre. Le camp, c'était hier, et elles y étaient encore.

Les deux « filles de Birkenau » étaient liées à la vie à la mort. L'une avait adopté, après la guerre, le chignon serré et les tailleurs des beaux quartiers, tandis que l'autre arborait sa chevelure rousse et des manières provocantes. L'une était engagée à droite, l'autre à gauche toute. Mais rien ne pouvait les séparer.

Seule la mort de Simone Veil, le 30 juin 2017, a mis fin à leur lien inaltérable. Lors de l'hommage qui lui est rendu au Mémorial de la Shoah, Marceline s'écrie : « Simone, nous en sommes sorties vivantes ! Et nous n'avions plus peur de rien. Nous savions toi et moi que le reste de notre vie n'était que du rabe. Qu'il fallait en faire quelque chose, quelque chose de grandiose. Tu l'as fait, tu l'as fait pour toutes les femmes qui n'oublieront jamais ton nom. Et pour toutes les mortes que nous avons laissées derrière nous et que nous représentons. »

On arrive dans la nuit

Un an plus tard, invitée à la cérémonie pour accompagner Simone et Antoine Veil au Panthéon, elle dira : « Une fille de Birkenau au Panthéon, c'est extraordinaire ! »

Le 18 septembre 2018, Marceline Loridan-Ivens meurt à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Dominique Missika

Mes parents venus de Pologne

Je suis née Marceline Rozenberg en 1928, à Épinal. Ma famille a quitté la Pologne pour venir en France parce qu'en 1918, la Pologne est devenue indépendante, et immédiatement le premier gouvernement de Pilsudski a dit : « Il faut que deux millions et demi de Juifs s'en aillent. » En plus de ça, mon père était, comme mon grand-père, *shoïreth*, c'est-à-dire qu'ils étaient chargés de l'abattage rituel des animaux, ils faisaient tanner les peaux, les vendaient et c'est de cela qu'ils vivaient.

Mon père a été élevé dans une *yeshivah*¹, mais il allait aussi à l'école polonaise. Ma mère était d'une famille de grossistes de produits exotiques à Lodz. Elle nous racontait comment elle allait

1. Centre d'enseignement où l'étude du Talmud est intensive. (Toutes les notes sont de Dominique Missika.)

On arrive dans la nuit

pieds nus à l'école pour économiser la semelle de ses chaussures sur la route parce qu'ils n'étaient pas très riches. Mon père s'est marié extrêmement jeune. Il avait dix-sept ans, ma mère à peine seize¹. Ils ont eu tout de suite un premier enfant, puis mon père est parti tout seul. Il a traversé l'Europe par étapes. Il a vécu un certain temps à Berlin, il aimait beaucoup cette ville mais, en fait, il voulait partir aux États-Unis ; après Berlin, Paris... Plus tard, il est revenu chercher ma mère et ils se sont installés en France en laissant leur premier petit garçon, Henri², mon frère aîné, chez ma grand-mère maternelle. Il avait un nom en yiddish : il s'appelait Hersz-Anszel.

C'était très difficile, la vie à Paris, alors ils ont décidé de partir en province. Ils s'y sont installés, sans doute après avoir rencontré une personne qui leur avait dit : « Là-bas, on trouve du travail. » Ma mère a été engagée comme bobineuse de coton DMC,

1. En réalité, Frymet est née le 17 avril 1898. Elle s'est rajunie toute sa vie.

2. Henri Rozenberg, né le 5 avril 1919 à Lodz en Pologne. À vingt ans, étudiant en médecine, il est incorporé en 1939 à la 5^e SIM du Service de Santé. Engagé volontaire en mars 1940 pour le corps expéditionnaire en Orient dans une unité de chemin de fer de campagne, il part en Syrie. En 1942, Henri rejoint les Forces françaises libres pour devenir médecin auxiliaire en Algérie.

Mes parents venus de Pologne

c'est-à-dire à la fabrication du fil ; mon père était manoeuvre. Très vite, ils ont attendu un deuxième enfant, et ma mère est retournée en Pologne pour accoucher près de sa mère. Elle lui a alors confié les deux enfants pour revenir travailler en France et suffisamment s'installer pour faire ensuite venir ses enfants.

Comme beaucoup de Juifs, qui sont un peu comme les Chinois à cet égard, mes parents étaient des travailleurs. Ils ont économisé tout ce qu'ils pouvaient pour pouvoir s'acheter une charrette et commencer, je crois, à vendre des chaussettes sur les marchés. Dès qu'ils en ont eu les moyens, ils sont retournés chercher les deux enfants. En 1923¹, ma sœur est née, elle s'appelait Raïe-Raze², mais mon père lui a tout de suite donné un nom français³. Ensuite, avant ma naissance, ils ont vécu à Belfort avant de déménager à Épinal où je suis née, donc, en 1928, la dernière à naître à la maison. La seule chose que je sais ; c'est que je suis arrivée à trois heures du matin ; il paraît que je hurlais terriblement et que les voisins se demandaient si on tuait un canard en pleine

1. En réalité, 1922.

2. Dans les documents administratifs, son nom de naissance est Chaja Rojza. Henriette est née le 17 juillet 1922.

3. Henriette Rozenberg (1922-1981).

On arrive dans la nuit

nuit. J'étais déjà rouquine, et mon père m'a donné un prénom français : Marceline. Il a sans doute trouvé cette idée sur un calendrier. J'ai aussi un nom yiddish, Meriem, un nom hébreu que l'on traduit par Myriam mais ce n'était pas assez français pour mon père.

Mes parents ont choisi la France parce que mon père lisait beaucoup, nous étions de ces familles très instruites bien que pauvres. Mon père avait lu Balzac en yiddish, Émile Zola. Et puis il y avait eu l'affaire Dreyfus. Il s'est peut-être dit que sous la devise « Égalité, Liberté, Fraternité », la France était le pays où s'installer, où faire une nouvelle vie pour les enfants comme pour eux.

Ils venaient, je l'ai dit, de Pologne. Ils ont vécu des pogroms. Ils ont subi aussi la domination russe au début du XX^e siècle. Ils nous racontaient comment les cosaques descendaient dans la ville, tuaient les Juifs, brûlaient des synagogues ; oui, ils ont été vraiment confrontés à l'antisémitisme, comme moi je l'ai été plus tard aussi, avant la guerre, à l'école.

Mes parents travaillaient énormément, nuit et jour. Je revois toujours mon père accoudé à une table de salle à manger, devant des lettres auxquelles je ne comprenais rien. Je ne savais même

Mes parents venus de Pologne

pas ce qu'il lisait. Et je me souviens de m'être dit, enfant, quand j'étais en colère contre mes parents : « Je suis pas de cette famille, je suis une étrangère, je sais pas qui ils sont, je les connais pas. » Je me souviens de ça alors que je suis arrivée tard dans la famille : j'avais neuf ans de différence avec mon frère aîné, et six ans avec ma sœur aînée.

Mon père était un moderniste. Il nous racontait comment le samedi, alors que c'était interdit, qu'il fallait rester à la maison, comment il partait, il sortait en cachette par la fenêtre du toit ou je ne sais où, à Lodz¹. La mode, c'était les chapeaux haut de forme. Les chapeaux haut de forme et la canne, c'était extrêmement moderne, et avec ses copains il se baladait dans la rue avec ces accessoires, en cachette de ses parents.

Mes parents, c'était un véritable mariage d'amour, pas une union arrangée : mon père était tombé amoureux de ma mère, je ne sais ni où ni comment. Ma mère a refusé de porter une perruque le jour de son mariage, parce que vous savez, chez les Juifs, il fallait en porter dès qu'on se mariait ; il ne fallait pas montrer ses cheveux.

1. Située à cent vingt kilomètres au sud-ouest de Varsovie, la communauté juive de Lodz était la deuxième de Pologne après celle de Varsovie.

On arrive dans la nuit

Les idées sionistes se développaient, et lui était sioniste. Il voulait un État moderne : « L'année prochaine à Jérusalem », ça suffisait. L'antisémitisme était effrayant dans toute cette région du monde, et mes parents pensaient qu'il fallait construire un État pour être libres, un État laïc.

Nous avons été élevés de façon traditionnelle : mon père allait à la *schul*¹ le samedi, mais il y allait sans doute plus pour voir ses copains que pour prier, c'était le lieu des discussions. Quand elle a eu un magasin, ma mère travaillait même le samedi. Mon frère a fait sa *bar-mitsvah*, mais je ne m'en souviens plus parce que j'étais sans doute trop petite. Moi, j'ai commencé à étudier l'hébreu l'année de ma sixième. De toute façon, à l'époque, l'éducation des filles était secondaire sur le plan religieux, mais je savais que j'étais juive.

Peu de temps après ma naissance, mes parents ont déménagé à Nancy. Mon père a ouvert une usine de tricots², disons plutôt une fabrique. Est-ce que c'est un mythe que je me raconte ? Peut-être, mais je crois que mon père est devenu très célèbre parce qu'il a été un des premiers à fabriquer le jacquard. À l'époque, ce

1. *Schul* : désigne une synagogue, école en yiddish.

2. Il y dirige les affaires.

Mes parents venus de Pologne

motif était la possession unique des soyeux de Lyon. C'étaient des pull-overs très chers. Il avait fait venir des machines importées de Suède ou de je ne sais où. Il a bien gagné sa vie avec ça, et il a même eu le diplôme de la foire de Nancy en 1931 : j'ai encore le tableau de ce diplôme à la maison.

Proche de mon père

Mon père était donc sioniste. Il y avait alors les bundistes¹ et les sionistes. Les bundistes étaient des socialistes. Mon père était plutôt un libéral, démocrate, ne croyant pas du tout aux idées communistes. Il se disputait beaucoup avec un de ses frères qu'il avait fait venir de Pologne. Mon père a fait venir beaucoup de gens de Pologne, qui travaillaient chez lui. Ma mère travaillait aussi avec lui. C'était une femme d'intérieur, mais surtout une femme d'extérieur. Et puis je crois que ça l'embêtait beaucoup d'avoir autant d'enfants ; elle n'aimait pas trop. Elle aimait bien les garçons, mais les filles, c'était une autre paire de manches. Surtout quand elles n'étaient pas jolies, elles le payaient cher.

1. Membres de l'Union générale des travailleurs juifs de Lituanie, de Pologne et de Russie, le Bund, mouvement socialiste et laïc ayant pour but de représenter la minorité juive de l'Empire russe.

On arrive dans la nuit

J'ai toujours été beaucoup plus proche de mon père. Moi, j'étais heureuse quand j'ai été déportée avec lui. J'étais heureuse d'être celle qui était avec lui. Mon père était un homme qui aimait beaucoup ses enfants, il en aurait voulu beaucoup plus. Je crois qu'ils ont failli en avoir sept, je ne sais pas ce qui s'est passé pour les autres. Est-ce que ma mère a fait des fausses couches ou est-ce que c'était voulu de ne pas les avoir ? Je ne sais pas. En tout cas, je me souviens d'une seule histoire de cette époque. Je ne savais même pas ce que ça voulait dire, mais quand on était à Bollène, dans les années 1940 après l'exode, il y a eu une période où j'entendais parler d'un lapin¹. Je crois que c'était sur le lapin qu'on faisait des tests pour savoir si on était enceinte ou pas. J'en sais rien. Mais je me rappelle qu'il fallait un lapin, il fallait trouver le bon lapin... Ma mère aurait pu avoir évidemment beaucoup plus d'enfants.

Mes parents ont encore déménagé. On habitait dans un appartement beaucoup plus confortable, très agréable même : 23, rue des Quatre-Églises,

1. Dans les années 1930, les femmes se rendaient dans un laboratoire avec un échantillon d'urine. Celui-ci était injecté dans l'ovaire d'une lapine. Quelques jours après, l'ovaire était extrait et analysé. Si la lapine avait ovulé, la femme était enceinte (on utilisait de l'urine mélangée).

Proche de mon père

je n'ai jamais oublié l'adresse. D'après mon frère, avant cet appartement, on habitait au-dessus de la fabrique de mon père, où il disait qu'il y avait des punaises. Mais ça, j'étais trop petite pour m'en souvenir. J'ai essentiellement vécu à Nancy. C'était une période très confuse pour la communauté juive.

Je me souviens de la naissance de ma petite sœur en 1932¹ ; ma mère ne l'a pas gardée à la maison. Elle a été élevée chez des paysans dans les Vosges jusqu'à l'âge de deux ans et demi... On m'y a aussi envoyée. C'étaient des gens très gentils mais des paysans arriérés, avec le tas de fumier devant la porte. Tous les gosses dormaient dans la même pièce. Il fallait sortir la nuit pour aller aux toilettes dans une espèce de fosse plus ou moins propre. Je gardais les vaches.

Mes parents ont eu des hauts et des bas financièrement. Après la naissance de mon petit frère² en 1937, ils sont retournés à Épinal. Ma mère a dû y tenir un magasin parce qu'il le fallait, mon père avait fait de mauvaises affaires. À Épinal j'ai fait deux classes, la septième et la sixième. Comme

1. Jacqueline Suzanne Rozenberg, future Jacqueline Haby (1932-2021).

2. Michel Rozenberg (1937-1979).